

Pierre Autin-Grenier

LES RADIS BLEUS

Édition augmentée

Illustration de couverture
Georges Rubel

Collection Pleine Lune

Jeudi 7 avril
Jean-Baptiste de La Salle

L'enfant en flammes qui s'avance en boitillant, les pieds serrés dans ses souliers en fil de fer et le front bas, nous l'avons recueilli et lui avons prodigué aussitôt la bienveillance dont on gratifie d'ordinaire les chiens qui vont mourir et qui vous lèchent les mains. Nous l'avons reconnu à son habit de bagnard, à ses yeux délavés par d'innombrables orages, aussi aux traces de coups près du cœur. Parce qu'il portait le deuil de toutes les saisons et n'avait plus de lèvres pour boire la rosée au cresson des murailles, nous lui avons conté l'hiver et l'avons désaltéré de neige et de cristaux de givre. La nuit fermée de sa bâtardise, nous n'avons eu nulle peine à la cerner : elle était nôtre dès le commencement.

Depuis ce temps il accompagne chacun de nos pas, se tient debout sur le seuil lorsque nous invectivons le ciel, la tête auréolée de ses blessures sans cesse rouvertes ; il dort dans notre lit. Allons-nous tirer de l'eau au puits qu'il tremble au bruit des chaînes, nous posons le pain sur la table et pour lui c'est la voix d'une folle qui

lacère le silence ; le soir venu le voit rêver longtemps à des au-delàs saignés à blanc de toute espérance. Hier matin, comme sur un chemin creux nous croisions le prêtre et l'hostie, il cracha trois fois dans son mouchoir à carreaux et s'enfuit. Ses larmes mal dissimulées derrière l'ourlet d'un gros drap nous sont un perpétuel malaise, sa révolte rentrée un puissant remords.

Nous savons bien cependant qu'un jour cruel mais souverain viendra où ce condamné sans matricule, qui depuis l'aube sans cesse nous colle à la peau, courageusement nous l'entraînerons au fond d'un corridor et là, à main nue, l'étranglerons. Ainsi libéré et décidé à mener enfin notre vie d'homme, sans doute rendrons-nous alors le dernier souffle.

Vendredi 8 avril
Sainte Julie

La nuit venue des trains tendrement nous emportent vers d'inattendus pays qui, au petit matin, se révèlent cruelles chimères.

Mais nous voulons croire quand même à ces contrées peuplées d'oiseaux efficaces, d'abricotiers à fleurs blanches, de fontaines frissonnantes de lumière auprès desquelles des femmes en chantonnant consolent des soldats qui s'ennuient. Il nous semble qu'un instant nous avons vraiment parlé des dieux, avec des vieillards calmes et purs, sur un ton familier. Harmonie retrouvée ! Beauté révélée des choses !

Oui, nous voulons le croire. Et d'ailleurs comment tenir, sans cela, tout le jour durant ?

Samedi 9 avril
Saint Gautier

Poussive éternité tout entière passée à ne rien faire et, quand c'est fini, alors regrets éternels des instants tranquilles à trinquer avec un petit reginglard de charbonnier entre ivrognes avertis, souvenir envolé du poulet à l'estragon, remords cuisant de n'avoir commis aucun crime...

Roulent ainsi dans ma tête des pensées assassines envers ceux qui, manifestement, voudraient que je travaille. Pouah!... Attendent que je devienne « un grand écrivain », selon leur malheureuse formule. Vont jusqu'à lire par-dessus mon épaule les mots que je n'écris pas.

Alors que me passionne simplement, comme ça, le temps qui passe.

Lundi 11 avril
Saint Stanislas

Assez souvent, cela commençait par la fin. Il disait : « Je crains que cette étrange maladie ne soit la mort. » Il mourait. Tout ce qui était accessoire avait été supprimé ; ne subsistait que l'essentiel : un grand lit blanc, une fenêtre par laquelle on pouvait voir la mer, un chien.

Certains auraient souhaité qu'il y eût quelque action d'éclat, de la coutellerie fine, des étoffes lacérées bruyamment, ou bien que s'engage alors un long dialogue quant à l'inutilité de tout. D'autres espéraient l'arrivée impromptue de personnages importants dont ils eussent pu, éventuellement, tenir le rôle.

Lui ne se sentait pas de peau en trop pour ainsi perdre son temps. Il tenait à mourir d'entrée. C'était d'ailleurs le seul effet valable de toute la pièce.

Samedi 16 avril
Saint Benoît

Boire un verre, être là, n'avoir pas mal au ventre. Cela convient, cela suffit. L'éternité est inutile.

Lundi 18 avril
Saint Parfait

Un formidable vent de sud-est qui souffle en rafales, depuis ce matin malmène à travers le ciel des traînées de choses rouges et effrayantes, messagères d'orages éclatants. J'ai pu y discerner nettement d'infemales carrioles tirées par des animaux mythologiques, d'éphémères incendies de forêts, des bandits fabuleux le cou pris dans d'interminables écharpes, un ou deux oiseaux aussi.

Cependant au bulletin d'informations de midi : rien de tout cela !... Seulement que les temps sont durs, les paysans en colère, les patrons pas contents ; que des voyous ont violé par maladresse une petite pauvre au coin d'un bois.

Ainsi à certains moments, il semble que l'on va voir basculer dans le vide le monde, par inattention générale. Tant pis.

Mercredi 20 avril
Sainte Odette

Enfin avortée l'inférieure aventure, de dessous les gravats de toute une vie, retirera-t-on seulement un malheureux poème, une ligne même, susceptible d'un instant éclairer ces ruines ? L'insolite lumignon soudain venant nous justifier de tant d'absurdités, absoudre à lui seul nos bien piètres forfaits ! Non, vraiment, j'en doute.

Le cadavre s'en ira, dérisoire parmi les fleurs tressées en couronnes et la pitié vénale des pleureuses locales. Le temps sera superbe. Partout alentour les choses heureuses s'apprêteront à vivre longtemps encore, indéfiniment peut-être. Quelqu'un, dans le cortège funèbre, à mi-voix dira sans rire : « Il est parti sans un mot. »

Ainsi le poète, de l'ambition et du souci de postérité, devrait-il de son vivant bien vite faire son deuil ; faute de quoi, l'une et l'autre pourriront avec lui dans le même cercueil.

Jeudi 21 avril
Saint Anselme

Quand avril fait deuil de ses lilas, que moutonne l'eau du lac sous les rafales du mistral et que merles transis pas plus que rousserolles ne vous donnent envie de chanter, alors où voulez-vous aller puiser la force d'encore continuer jusqu'à la passerelle, là-bas, où les grands roseaux bleus font signe et nous appellent ?

Une averse sauvage désole soudain sentes et sous-bois qu'au sortir de la forêt ne viendra consoler aucun arc-en-ciel, ils sont tombés des nues les cerfs-volants de fine étoffe qu'enfant nous lancions à l'assaut du soleil et maintenant même l'iris des marais prend sous nos pas une pâleur d'ennui tandis que s'évanouissent en ricanant dans le vent les souvenirs jaunis des jours passés.

Quelque chose de nous déjà doucement gagne l'agonie qu'on voudrait voir encore cavalier vers la vie, au cœur cependant la tranquille espérance qu'un frisson de lumière, agitant là-bas les grands roseaux bleus, suffira sans doute pour atteindre bientôt la passerelle.

Vendredi 22 avril
Saint Alexandre

Infinie patience des fenêtres, jamais fatiguées d'ouvrir à nos regards absents des matins sans cesse renouvelés, des soirs chargés de parfums, des journées entières avec vue sur la mer et souvenirs d'enfance. Heureux celui qui sait, par une fenêtre large ouverte sur rien du tout, découvrir la vie, sentir soudain frissonner la peau du monde ; il peut sans frayeur aucune s'élancer dans l'air : déjà il vole, oiseau léger ! Car les fenêtres conduisent très loin au-delà des déserts quotidiens, pour peu que l'on veuille emprunter leurs chemins tranquilles, embrasser l'immense horizon de leur œil inattendu. Fenêtres : perpétuelle apothéose du printemps !

Samedi 23 avril
Saint Georges

Dans un village pauvre de l'arrière-pays, après tant d'années, un couple se quitte ; un peu comme la balle de l'avoine est séparée de la graine lorsque l'épi est mûr. — « On pourra toujours en faire une paille ! » dit un voisin ; de hauts cyprès devant sa porte l'empêchent de voir le chemin qui mène à la mer.

Au moment du partage des meubles, l'homme exige l'horloge ; affirmant ainsi avoir le temps et la loi pour lui. La femme acquiesce, conservant le lourd vaisselier empli d'assiettes ébréchées et de verres vides. — « Comme tout cela va paraître bien immobile maintenant », dit-elle.

Dimanche 24 avril
Journée du Souvenir

Elle n'a pas voulu revenir la petite fille emmenée par les soldats. Le nègre non plus qui jouait du bandonéon et sentait fort. Ni le danseur de tango gomina-brillantane, ni l'aveugle. Pas même son chien !

Depuis qu'ils sont partis on a changé le nom des rues ; aujourd'hui chaque coup de feu a son avenue et la vie ainsi continue. Dehors une dame demande qu'on l'aide à porter ses colis, des pigeons s'envolent, le vent faiblit. Le hasard fait bien des choses, l'habitude le reste.

Mardi 26 avril
Sainte Alida

Bien sûr, nul n'est tenu de regarder mourir son chien. Personne n'est obligé de dénoncer le gel ou le vent lorsqu'on retrouve éventrée devant la porte la grosse jarre de grès emplie de géraniums. On peut de même laisser passer les soldats à travers les vignes sans donner l'alerte au village voisin.

Malgré la mort du chien, les morceaux épars de la jarre et les saccages des soldats, à l'automne le vin emplira à nouveau les verres, des filles de cuisine probablement épouseront des valets d'écurie. Ainsi pourra-t-on mettre en toute bonne conscience un bout de lard dans la soupe d'épeautre et le cheval aussi, tirant la carriole, sera de la noce !

Mais la tristesse, dans tout cela, qu'est-ce que vous en faites ?

Jeudi 28 avril
Sainte Valérie

Certains soirs, seul, on deviendrait vite romantique, pour un verre de vin rouge.

Samedi 30 avril
Saint Robert

Des tilleuls graves au feuillage à peine défroissé par les vents d'avril, certains soirs nous arrive, doux et léger, l'écho rebondissant de nos dix-sept ans. Peinture de temps anciens, source d'une lumière secrète dont la blancheur un instant vient accuser l'ombre du jour finissant.

Se peut-il que l'on ait tant marché en vain, que cette heure sonne si creux ; les forêts, les oiseaux n'avaient donc nul besoin de nous ? Les fontaines jaillissantes jamais ne nous ont questionnés ? Et la vie mouvementée du monde — manèges et musiques ! — ainsi s'est passée sur le seuil de la porte, sans que l'on en sache rien !

Alors survient bien vite l'heure cruelle et sans pitié qui nous trouve, dérisoires, tout occupés à éplucher dans la cuisine des échalotes en pleurant. L'oubli et l'inutile nous emportent.

Dimanche 1^{er} mai
Fête du Travail

On peut voir des voyageurs de commerce, en panne d'inspiration, se jeter avec assurance par les fenêtres de quatrièmes étages considérables. Un beau garçon boucher en manteau de mouton retourné, atteint soudain du tournis, s'en va sans élégance aucune se fracasser le crâne contre les faux platanes de la promenade. Juché sur un tonneau vide, un vagabond d'une vingtaine d'années s'arrache les yeux à l'improviste, dans l'espoir déçu de voir pleurer les riches surpris. Quelques crimes, ici ou là, sont bien sûr commis qui cependant restent sans importance. Au coin d'une rue distraitemment on pend un juif, par convenances ; ailleurs c'est un gamin que l'on strangule, sans motif apparent ; tout cela frise hélas l'insignifiant.

Au beau milieu de la scène, méthodiquement, la mort et son porte-carnier font leurs emplettes.

Lundi 2 mai
Saint Boris

Avouez avoir fréquemment recours au dictionnaire : vous déclencherez à tous coups l'hilarité générale.

Avec mon vocabulaire guère plus étendu que n'en peut comprendre un chien de race, m'est indispensable malgré tout de vérifier sans cesse le sens, la bonne tête et la légèreté des mots que je malmène. Cela fait beaucoup rire.

Nombreux en effet ceux qui se savent assez intelligents pour ne point s'abaisser à ce petit exercice d'analphabète. Mais ignorent-ils qu'en écriture l'intelligence n'est pas de prime importance ? Une sensibilité un peu affilée leur rendrait souvent meilleur service...

On confond ainsi facilement le kilo cinq de détritits nerveux que tout homme semble avoir dans le crâne avec l'âme, que quelques-uns seulement sentent douloureusement remuer parfois dans leur ventre.

Mardi 3 mai
Saint Philippe & Jacques

Le temps n'a pas prise sur l'échine d'un chien mort ; il ne passe jamais. C'est ce que viennent nous rappeler parfois d'effrontées fillettes, assises inconsiderément à notre table, et qui parlent de l'avenir avec la belle assurance que leur donnent les rubans de soie noués dans leurs cheveux.

Un instant elles nous forcent, les drôlesses, à l'impitoyable retour sur de très anciens paysages. On se souvient vaguement arriver toujours en retard pour le repas du soir, devoir sans cesse finir son pain ; on se surprend, même déjà trop distrait pour aimer sa mère, s'entretenant à voix basse des choses essentielles (et qui étaient déjà d'en finir au plus vite).

On sent bien à lire ainsi l'enfance dans les yeux noisette des fillettes que rien, jamais, ne changera ; toujours tellement bousculés par l'inutile que, nés dans le noir, on mourra sans doute sans lumière.

Mercredi 4 mai
Saint Sylvain

Le poète bricole dans l'essentiel.

Jeudi 5 mai
Sainte Judith

Ivres d'avenir comme un poivrot de mauvais vin, certains veulent prendre d'assaut des citadelles aux remparts trop larges pour leurs épaules. On les voit alors se cogner le front à la réalité têtue des murailles, buter contre la force tranquille des faits et rouler pour finir dans les profonds fossés de l'intolérance. Bientôt il ne leur reste plus qu'à éventrer leur propre monture et trahir les porte-bannières qui les escortent ; dès l'aube ils s'allieront à tout ce que la nuit, depuis longtemps déjà, charrie de redoutable et d'envoûtant.

Ainsi des fous partout peuplent la terre qui vont, sans égard pour l'oiseau ou l'enfant, à grandes chevauchées à travers la vie des autres, tenter de tout soumettre à leur volonté de puissance. Pour eux ne compte ni la ruse ni le sang, seul importe que demain cède sous l'arrogance de leur discours. Et lorsque la force de l'évidence les dessoûle enfin de ce mauvais rêve, la conscience ne leur revient ni rien ne les apaise ; les voilà au contraire qui s'acharnent, par

d'autres voies et sous d'autres masques, à la poursuite de leur carnaval tragique.

Se prémunir contre les désordres qu'ils inspirent et la mort qu'ils tiennent en laisse réclame tous nos instants.

Vendredi 6 mai
Sainte Prudence

D'entre tous les animaux l'homme se distingue par son immense compétence en matière de laissez-aller et de rien du tout, son aptitude à choisir toujours les solutions de facilité ; comme naître, exister, écrire des livres. Par contre, on ne lui connaît la plupart du temps aucun talent pour les choses essentielles de la vie ; se taire ou mourir, par exemple.

Voilà pourquoi son agonie devient le plus souvent une aventure terriblement épuisante pour son entourage. Voulant parler, puis parler encore jusqu'à crever de soif, alors il se débat dans un délire de souffrances d'un burlesque insoutenable, atteignant rapidement, et avec une aisance assez incongrue en la circonstance, au ridicule le plus éreintant.

Dimanche 8 mai
Sainte Jeanne d'Arc

La bardane qui pousse sur les décombres et s'agrippe désespérément aux jupes des femmes dit que la guerre est finie. Les grands brasiers bleus se sont éteints, les tambours se sont tus. Les lanciers ont mis pied à terre et leurs chevaux sont fourbus. Du placard obscur l'aïeul a ressorti son gilet rouge, le feutre de ses noces ; il va, songeur, reconnaître alentour ce qui demeure de vaine pâture pour la saison à venir.

Au fil du temps se dissipe l'idée du sang ; l'heure vient d'ensemencer à nouveau les terres à blé. Sous le chaume des enfants naissent qui jusque-là s'étaient montrés craintifs. On les baptise à l'eau sacrée des sources du prénom tendrement aimé des disparus ; longtemps l'on trinque alors sous le parfum têtue des tilleuls à leurs vingt ans futurs. Aux lèvres des jeunes filles reflourissent les refrains anciens, qui tous chantaient déjà belles amours et joli mai.

Pourtant le soir, à voix basse autour du feu, on rêve encore aux combats. Dans l'écurie, les

chevaux martèlent le sol d'un sabot fébrile. Nul ne sait dire vraiment quelle douleur nous habite ni pourquoi l'homme, depuis toujours, a la guerre au ventre.

Lundi 9 mai
Saint Pacôme

On annonce des orages, ils n'arrivent jamais. On prévoit la bise glaciale du nord, voici le vent du sud. On nous promet le soleil et c'est la lune. Jamais un tel désordre dans la prophétie ne sera porteur de bonnes nouvelles, et ce serait se montrer bien inspiré que de douter dorénavant de tout.

Ces choses, certes, n'ont l'air de rien, comme le café renversé sur la nappe, la table qui tourne à l'envers ou la réussite qui vire à l'échec ; mais c'est déjà trop pour ne pas tenir en méfiance le monde entier et ses fausses certitudes.

S'abandonner à l'espérance revient à croire qu'au coin de la rue, le magasin de fantaisies éternellement fera crédit. À ce triste jeu hélas bien vite la boutique est en faillite ; trois mots sur la vitrine pour dire la seule vérité qui soit : « Tout doit disparaître ! »

Mardi 10 mai
Sainte Solange

Rassurez-vous : personne n'est innocent.

Samedi 14 mai
Saint Matthias

Écrire n'est pas vivre ; c'est un refuge. De cet effrayant fatras de mots auxquels on voudrait faire cracher parfois quelque musique, seule la solitude ne s'absente jamais.

S'escrimant le plus souvent à dissimuler honteusement sous le masque le fond vrai d'une âme en déroute, le poète travaille en pure perte, se leurrant d'abord lui-même sur l'utilité d'une telle thérapeutique. Comment pourrait-il, par ailleurs, apporter le moindre réconfort au lecteur désemparé (et de la sorte s'en faire peut-être aimer) lui qui, par excellence, ne connaît rigoureusement rien à l'habile technique de vivre.

Croyant par l'écriture un instant se soustraire aux affres de l'incurable réclusion, il feint d'ignorer qu'en fait chaque ligne l'y ramène de force pour l'y enfermer un peu plus encore. Soulagé du superflu, alors le voici, nu, dans toute sa splendide inutilité.

Mardi 17 mai
Saint Pascal

Ceux qui n'ont rien à dire parlent toujours trop fort.

Mercredi 18 mai
Saint Yves

J'aime le côté rafistolé des choses. Le pathétique bouleversant de mon bol ébréché, le matin au petit déjeuner, participe à apaiser un peu cette inquiétude d'avoir à exister encore toute une journée. Je ne changerais pas pour un palanquin porté par un éléphant blanc mon fauteuil bien délabré et pourtant si rassurant ! De même me plaît l'air amoché de mes vieilles lunettes.

Oui, je place véritablement une absolue confiance en ces choses toutes déglinguées qui, un peu à la manière de mon âme elle aussi bien démolie, ont perdu avec leur splendeur tout instinct de trahison ; n'ayant maintenant pour seul espoir de survie que leur farouche fidélité à ce qu'elles sont.

Pierre Autin-Grenier est né à Lyon le 4 avril 1947. Au gré de **La jubilation des hasards* il a vécu et écrit entre le Vaucluse et sa ville natale... jusqu'au 12 avril 2014.

*Christian Garcin, collection Blanche, Gallimard, 2005.

DU MÊME AUTEUR
Chez le même éditeur

Le poète pisse dans son violon, collection Dessert, 2004.
Le poète pisse dans son violon (version symphonique), 2010.
Chroniques des faits, réédition 2014
avec des illustrations originales de Georges Rubel et un portrait de
l'auteur signé Ronan Barrot.
Le poète pisse encore dans son violon, 2016.
Légende de Zakhor, réédition quadrilingue, 2016
(français, allemand, italien, anglais), traduction de Rüdiger
Fischer, Fabio Scotto, Derek Munn, avec un portrait de l'auteur en
couverture signé Ibrahim Shahda.

Chez d'autres éditeurs

Une histoire

I.- *Je ne suis pas un héros*, récits,
L'Arpenteur/Gallimard, 1993,
Folio n° 3798, 2003.
II.- *Toute une vie bien ratée*, récits,
L'Arpenteur/Gallimard, 1997,
Folio n° 3195, 1999.
III.- *L'Éternité est inutile*, récits,
L'Arpenteur/Gallimard, 2002,
prix du livre du département du Rhône 2002,
prix Alexandre Vialatte 2003.
Friterie-bar Brunetti, L'Arpenteur/Gallimard, 2005.
L'Ange au gilet rouge, nouvelles, Syros, 1990,
rééd. L'Arpenteur/Gallimard, 2007.
Les Radis bleus, journal, Le Dé bleu, 1991,
Folio n° 4163, 2005.
Jours anciens, L'Arbre/Christine et Jean Le Mauve (02370 Aizy-
Jouy), 1980 (prix Claude Brossette ex æquo avec François de
Cornière),
rééd. augmentées, 1986 et 2003.
Histoires secrètes, L.-O. Four, 1982,
rééd. La Dragonne, 2000 et 2013.

Chroniques des faits, l'Arbre/Christine et Jean Le Mauve (02370 Aizy-Jouy), 1992.

Impressions de Lozère : La Margeride, les Presses du Languedoc (ouvrage collectif), 1992.

Légende de Zakhor, L'Arbre à Paroles (Bruxelles), 1996, rééd. Éditions en Forêt/Verlag Im Wald, 2002, édition trilingue (français, italien, allemand) sous une couverture d'Ibrahim Shahda.

13, Quai de la Pécheresse, 69000 Lyon, éditions du Ricochet (roman collectif), 1999.

Là-haut, nouvelle, éditions du Chemin de Fer, 2005, accompagnée de peintures de Ronan Barrot.

Un cri, nouvelle, Cadex éditions, 2006, préface de Dominique Fabre, illustrations de Laurent Dierick, prix Léo Ferré-Ville de Grigny, 2007.

C'est tous les jours comme ça. Les dernières notes d'Anthelme Bonnard, éditions Finitude, 2010, prix Loin du marketing 2010, Grand Prix de l'Humour noir Xavier Forneret 2011.

Élodie Cordou, La disparition, éditions du Chemin de Fer, 2010, accompagné de peintures de Ronan Barrot.

Quand j'étais écrivain, avec Christian Garcin, éditions Finitude, 2011.

Rats, éditions Circa 1924, 2012, illustré par Georges Rubel.

Analyser la situation, éditions Finitude, 2014, postface de Ronan Barrot.

Élodie Cordou, une présence, éditions du Chemin de Fer, 2015, accompagné de peintures d'Ibrahim Shahda.

